

ABONNEMENT.

Pour l'année..... 12s-6d.
six mois..... 6s-3d.
(payable d'avance.)
non compris les frais de
Poste.

Pour ceux qui ne se con-
formeront pas à cette con-
dition l'abonnement sera
de 15s. payable par se-
mestre. Ceux qui veulent
discontinuer, sont obligés
d'en donner avis un mois
avant la fin du semestre,
et de payer ce qu'ils doi-
vent.

A Montréal, on s'abonne
chez E. R. Fabre, ecr.
3, rue St. Vincent.

BUREAU DU JOURNAL
Côte De Léry, No. 14. }

L'AMI DE LA RELIGION

ET

DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, LITTÉRAIRE, POLITIQUE ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR Stanislas Drapeau, IMPRIMEUR-PROPRIÉTAIRE.

Québec, Mercredi, 23 Aout, 1848.

PRIX DES ANNONCES.
Six lignes et a-dessous..... 2s-6d.
Dix lignes et au-dessous..... 3s-4d.
Chaque insertion subsé-
quente, le quart du prix.
Au-dessus de dix lignes
4d. la ligne.
Les annonces non
accompagnées d'ordre se-
ront publiées jusqu'à avis
contraire.
Les lettres, correspon-
dances, etc., doivent être
adressées, franc de port,
à STANISLAS DRAPEAU et
C^{ie}. Rue Ste. Famille,
côte De Léry, No. 14.

BUREAU DU JOURNAL
Côte De Léry No. 14.

LE TEMS.

Quand la main puissante qui féconde le néant eut jeté dans l'immensité, et cette terre que nous foulons aux pieds, et ces milliers de globes qui scintillent sur nos têtes, alors, le temps s'élança comme un géant pour envahir l'espace où se mouvait l'univers dans son berceau. Jamais, depuis ce vieillard, courbé sous le poids de la décrépitude, n'a ralenti sa course rapide; jamais il n'a posé cette faux homicide qui moissonne les siècles. Toujours, renversant et broyant sous ses pas, il s'en va d'une invincible haleine, entraînant à la remorque, et les ans et les hommes, et la terre et les astres, et la mer et les cieux.

Mes jours, a dit le chantre de la douleur (Job) se sont évanouis plus rapides qu'un coursier fougueux que son ardeur emporte. Ils se sont envolés comme l'oiseau qui fend les airs, comme le vaisseau qui glisse sur les flots, comme un vent impétueux dont l'agitation bruyante ne laisse aucune trace. Le spectacle que nous donnons au monde, dit un grand orateur (Massillon) n'est qu'un éclair qui s'étend en naissant. Semblables à ces feux errants qu'on voit courir dans les airs au milieu d'une nuit profonde, nous ne paraissions que pour disparaître en un clin d'œil et nous replonger dans l'épaisseur des ténèbres. Où est aujourd'hui le songe de nos premières années? Qu'est devenue cette portion de notre existence qui nous apparut si radieuse au jour où nous fûmes jetés sur le chemin de la vie, alors que nous remplissons notre bouillante imagination de tant de projets chimériques, de tant de conquêtes, de tant de victoires, de tant de plaisirs, de tant de bonheur qui devaient en former le tissu brillant?.....

Ah! vous le voyez, le seul vestige du tems écoulé, c'est l'ineffaçable empreinte qu'il a gravée sur nos fronts en caractères sinistres: des rides chagrines, un affaissement général, des membres engourdis, des cheveux blanchis par le malheur; que sais-je encore? tout cet humiliant cortège de douleurs, d'angoisses, de remords qui nous

pénètrent, qui nous dévorent, qui nous font pousser par intervalle des cris aigus, trop semblables à ceux du patient sur l'épauole duquel s'enfoncent le fer chaud de l'impassible bourreau.

Il y a plus; le temps, dans sa course rapide, ne nous prête jamais qu'avec usure, et nous fait toujours payer en chagrins comptants toute aurole fugitive de bonheur. Chaque instant qu'il nous vend devient une morsure cruelle, qui nous mine et nous consume. Nous n'acquérons de nouvelles heures que par de nouvelles pertes. Nos premières années ont deshérité les dernières; nous avons dévoré en quelques jours la part de félicité qui semblait nous appartenir; plus tard nous pressions en vain la coupe de la vie pour en faire sortir un parfum épuisé. Quand le temps vient à nous, a dit un poète (Young), nous le voyons sous la forme d'un vieillard d'écroulé, chargé d'années, se traînant à peine; ses ailes, repliées derrière lui, ne sont point aperçues; mais voyez-le dès qu'il nous atteint, comme il fuit, comme il vole les ailes étendues et plus rapide que l'éclair! Alors interdits, éperdus, nous le poursuivons de nos cris impuissants en maudissant sa vitesse.

Dieu! quel vent impétueux que le temps! comme il brise le monde! comme il efface les nations! comme il renverse les palais sur les trônes, les temples sur les autels! Comme il va, comme il souffle, comme il nous entraîne, comme il nous roule de joies en douleurs, de bas âge en vieillesse, de paix en guerre, de révolutions en révolutions. Combien d'années, d'époques, de ruines, de tombeaux n'a-t-il pas déjà laissés derrière lui! Combien de nations n'a-t-il pas vues passer et s'éteindre sur la terre, et peut-être d'étoiles dans le ciel!... Maintenant, mon cher lecteur, reportez-vous avec délices au temps heureux de votre adolescence. Ah! le cruel, vous ne l'arrêterez pas! Souhaitez-vous de longues années; demain peut-être, d'une ruade, il va vous jeter dans la tombe. Oh! que d'ossements n'a-t-il pas dispersés! que de poudre n'a-t-il pas faite! on en formerait

un globe à l'égal du nôtre; et des débris que jettent ses pas, on en ferait une nouvelle planète dans les cieux.

Méprisez-vous mon témoignage? Interrogez quelqu'un de ces vieillards respectables que le temps semble avoir oubliés, et qui sont de loin en loin jalonnés sur le chemin de la vie; abordez un de ces sages dont les jours se sont écoulés sur le théâtre du monde; demandez lui combien il a vécu d'années: vous le verrez secouer sa tête blanchie par les années, redresser son front plissé par les revers, et vous répondre d'un ton pénétré: quatre-vingts ans se sont écoulés et n'ont laissé d'autre trace que ces rides et ces cheveux blancs. A mon âge vous verrez combien est petite la distance qui se trouve entre la tombe et le berceau; profitez des instants qu'on met à la franchir. Hélas! pour l'ordinaire la sagesse de ces paroles est perdue pour la plupart des hommes. Le temps, ce trésor céleste, précieusement nulle fois à tous les trésors des Indes, à tous les diamants de l'univers, ce don précieux que nous devrions estimer à l'égal du sang qui bouillonne dans nos veines, devient pour l'ordinaire entre nos mains un fardeau insupportable, un poids accablant qui nous oppresse; il semble que nous cherchions sans cesse quelqu'un qui nous en débarrasse. Rien au monde dont nous soyons moins avare: nos biens, nos trésors, sont pour nos proches, pour nos enfants; notre crédit, notre faveur, pour nos amis et ceux qui les sollicitent; et notre temps, comme un vêtement de rebut, nous le jetons à la face de tout le monde; ainsi qu'une marchandise vénales, ou plutôt comme un objet ignoble et sans prix, nous l'exposons à tous les regards. Il semble que nous en formions un encan public et que nous soyons nous-mêmes le héraut intéressé qui crie: grâce et merci à qui veut s'en charger et nous débarrasser. N'est-ce pas là ce que semblent nous dire ces hommes inoccupés, ces sybarites efféminés, qui du soir au matin, comme à chaque instant du jour, sacrifient publiquement au désœuvrement et à la paresse? On les voit ces insensés errant dans le monde, jetant leurs journées dans